

**CRITIQUES**

**ENFER**

**D'AURÉLIEN  
RICHARD**

ladanse.com 15 MARS 2018

## AURELIEN RICHARD : ENFER ET DAMNATION PAR NICOLAS VILLODRE

---



Dans la famille Richard, je voudrais le frère cadet, le multi-talentueux Aurélien, pianiste, compositeur, chorégraphe, rédac' chef de magazine de danse. Nous avons fait le voyage à Reims pour découvrir la dernière création de ce dernier, comme il se doit, pavée de bonnes intentions et énigmatiquement intitulée *Enfer...*

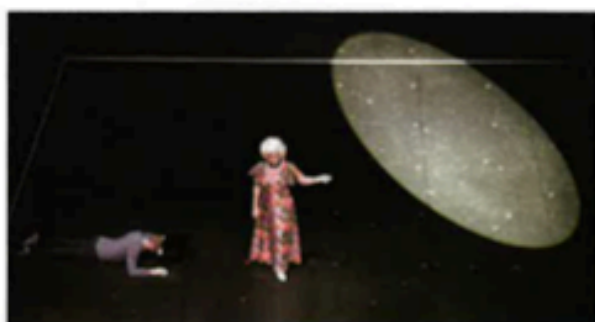
L'auteur de la pièce se propose de ressusciter et/ou de nous restituer, au temps de leur éternelle jeunesse, neuf dames du temps jadis chères à son cœur pour des raisons d'ordre esthétique ou sentimental, qui ont à voir avec la formation singulière du goût. De ce fait, neuf tableaux – autant de zones concentriques de l'enfer dantesque, et ne sont pas, dans le cas qui nous occupe, des cercles vicieux – structurent un spectacle de style cabaretier. Ex-fan des *sixties* (débordant parfois, en l'anticipant, cette période), Aurélien Richard présente son panthéon féminin de figures prises dans divers territoires, ceux des arts majeurs comme ceux dits mineurs. Pour incarner ses neuf muses, celui-ci a choisi l'étonnante danseuse Yasminee Lepe Gonzalez qui doit se livrer près d'une heure durant à une pratique de *transformer* tenant de la performance, qu'on pourrait nommer « transformance ».

Aurélien Richard apparaît au tout début, accompagnant sa partenaire en jouant du piano assis à croupetons (il faut dire qu'il utilise un modèle pour enfant) dans l'hommage à la cantatrice Cathy Berberian dont la sono diffuse en playback sa version de 1966 du tube « Ticket to Ride », écrit l'année

précédente par John Lennon, arrangé par le compositeur néerlandais Louis Andriessen façon oratorio de Haendel. Dans un passage obscur – dans tous les sens du terme –, à base de petits gestes des mains, l'auteur se réfère à Bronislava Nijinska – la sœur de l'autre – dont il avait déjà eu l'occasion de remonter *Noces* (1923). La chanteuse de variétés internationales Nana Mouskouri (qui, soit dit en passant, vient de sortir un nouvel album) interprète (ou interprétait) une chanson moins connue de Serge Gainsbourg, « Les yeux pour pleurer » (1963). Pour illustrer la B.O. du *Mépris* de Godard qui date de cette même année, signée Georges Delerue, dans la partie où B.B. est emperruquée en brune, coiffée à la Louise Brooks, le chorégraphe a opté pour un éclairage, des reptations et des mimiques grotesques stylisant le numéro de manière expressionniste – langienne.

Yasminee Lepe Gonzalez nous livre sur demi-pointes la version de Ghislaine Thesmar de *La Mort du cygne* que chorégraphia en 1907 Michel Fokine pour Anna Pavlova et qui ne cessa d'être reprise par les plus grandes ballerines du siècle passé – la plus ancienne version tournée étant celle de Vera Karalli dans le film éponyme d'Evgueni Bauer sorti en 1917. Usant des dialogues d'un deuxième Godard (*Vivre sa vie*, 1962) comme d'une musique, Richard salue sobrement, minimalement, Anna Karina. Yasminee n'a besoin que d'enlever son pardessus panthère, de se mettre en cheveux et de surligner son regard de deux traits d'eye liner pour être crédible en Amy Winehouse, la chanteuse maudite britannique à la voix de Lady Day. L'auteure dramatique Sarah Kane, au sort tout aussi tragique, est évoquée au moyen de quelques-unes de ses répliques. Enfin, le compte à rebours s'achève sur l'on ne peut plus photogénique Romy Schneider. *Enferprenant* alors le sens que Clouzot voulait donner à un film resté inachevé, laissé « en plan » en 1964 et dont Serge Bromberg retrouva les rushes et les montra tels quels ou presque, grâce à la veuve du cinéaste. Photographiée par Lubtchansky, Romy Schneider y rayonnait, les bouts d'essai de Clouzot s'avérant des coups de maître. On peut comprendre qu'Aurélien Richard ait voulu finir sa pièce par ce clin d'œil.

**Nicolas Villodre villodre@noos.fr Photo © Nicolas Villodre D.R. Aurélien Richard - Cie Liminal**



## neuf cercles

Après avoir tourné autour de la *Revue Macabre*, Aurélien Richard poursuit son exploration des états de corps en s'inspirant de *La Divine comédie* de Dante et de l'incarnation possible découlant de sa lecture. Fasciné par les chemins menant à l'abandon, à la sensation de se perdre, sans pour autant se noyer dans l'abîme, il imagine une traversée des neuf cercles de l'*Enfer* comme autant d'épreuves chorégraphiques confrontées à des musiques et traversées par des figures féminines (Rita Hayworth, Bronislava Nijinska, Nana Mouskouri...). Ce qui devait être un solo de Mié Coquempot s'est mué en duo, activé par les dessins de Botticelli accompagnant le chef-d'œuvre de Dante. Le vocabulaire de gestes et de postures s'en trouve plus que nourri. Imbibé. Dévoré. Dévorant. Dévastateur. Jusqu'à l'os, dans les profondeurs de l'âme humaine, de sa souffrance à sa renaissance. (I.S.)

Au Cirque (Reims), mardi 13 et mercredi 14 mars  
[manege-reims.eu](http://manege-reims.eu)

## L'ENFER D'AURÉLIEN RICHARD AU MANÈGE DE REIMS

16 mars 2018 Par [Lili Nyssen](#)

*Les 13 et 14 mars au Manège de Reims se jouait ENFER, création d'Aurélien Richard de la Cie Liminal, qui interroge les abîmes de l'enfer, la possession du corps, et la traduction chorégraphique de la souffrance.*



Qu'est-ce que l'Enfer ? C'est ce qu'interroge la pièce chorégraphique d'Aurélien Richard, qui se jouait les 13 et 14 mars au Manège de Reims. Certains diraient que l'enfer est sous terre, lieu de punition des péchés de la vie. Sartre dirait dans un huis-clos de cohabitation forcée que « l'enfer, c'est les Autres ». L'enfer comme extrême souffrance de l'âme après sa séparation du corps, c'est la définition commune, religieuse et dualiste, que nous accordons à ce mot qui prend des allures terrifiantes.

Pour Aurélien Richard, chorégraphe, pianiste et compositeur, la réponse s'expérimente. L'enfer s'incarne en des vies, des corps et des expressions, arrachées à neuf femmes représentatives d'une souffrance particulière : Cathy Berberian, Bronislava Nijinska, Nana Mouskouri, Brigitte Bardot, Ghislaine Thesmar, Anna Karina, Amy Whinehouse, Sarah Kane, Romy Schneider. Femmes mortes ou

toujours vivantes, mais dont la singularité est la trace laissée dans les mémoires. Images cultes et/ou passé infernal, ces femmes sont gravées dans l'imaginaire collectif, au point que la plupart du temps, seuls leurs prénoms, apparaissant sur l'écran derrière l'interprète, suffit à les identifier. Ces bouts de souffrance dérobés à ces femmes sont comme calqués dans le corps de l'interprète Yasminee Lepe Gonzalez, traversée en quelques 50 minutes par neuf trajectoires, neuf instants, neuf évocations de l'enfer que peuvent subir corps et âme. Ces évocations sont retransmises par la chorégraphie, via des troubles du mouvements, et voilées par le personnage à travers ses rires, son sourire, ses talons aiguille, ses chants. Finalement, l'enfer n'est pas servi sur un plateau au spectateur. C'est à lui de le déceler à travers des affirmations trop fortes de féminité, à travers la grâce d'un corps qui se laisse posséder silencieusement.

Le corps est possédé, il change, il mute avec les enfers. Yasminee Lepe Gonzalez se laisse habiter par les souffrances. Chorégraphie, chant, vidéo, et théâtre, elle se métamorphose sans cesse en des versions singulières de femmes mythiques. Sombre-t-elle pour autant dans les enfers ? Tout dépend de la définition qu'on lui donne. Dans le langage commun, personne ne s'accorde à sa définition, et dans la pièce d'Aurélien Richard, l'enfer ne semble pas non plus délimité. Enfer = souffrance, simplement. Alors, au spectateur de l'accorder à sa propre conception de l'enfer, pays d'Hadès ou tourment de la vie. Ce qui est sûr, c'est que l'enfer passe par une possession, voire une domination du corps, et la mise en scène d'Aurélien Richard en est le témoin.